



Le manuel de JOURNALISME

Sous la direction de Lucie Alexis, Valérie Devillard, Agnès Granchet, Guillaume Le Saulnier

- ❖ La préparation aux concours des écoles
- ❖ Les métiers du journalisme
- ❖ Les pratiques et l'éthique journalistiques
- ❖ Les écritures de l'information



Chapitre 1

1

Le journalisme comme champ d'études : histoire pionnière aux États-Unis, source d'inspiration française

 Chloë Salles

Les processus ayant participé à la constitution d'un champ d'étude spécifique au journalisme en France et aux États-Unis sont indissociables de l'histoire de l'activité journalistique et des étapes qui ont participé à légitimer celle-ci sans cesse depuis près d'un siècle et demi. Le journalisme, tel qu'il l'est aujourd'hui, sous les feux de vives critiques, a toujours eu « mauvaise presse » (Lemieux, 2000). L'historien Raymond Manévy en décrivait la réputation à l'époque de la Révolution française comme « exécrable » (1958) : « Un observateur en 1785 : "À Paris, on traite absolument comme des filles de joie ces écrivains qui font les nouvelles. On les tolère et de temps à autre, on en envoie une colonie dans les prisons." » Cette mauvaise réputation n'était pas spécifique au contexte français, elle précédait l'activité journalistique dans d'autres pays aussi. Comme le souligne Carey à propos des journalistes aux États-Unis (2000:16) : « Les journalistes n'étaient pas des individus éduqués, et ils n'étaient assurément pas des gens de lettres. Ils formaient une collection improbable de scribouillards itinérants, aspirants romanciers ou écrivains ratés. » Qu'il s'agisse du contexte états-unien ou français, parmi les stratégies de valorisation de la profession ayant été mises en œuvre (Ruellan, 2010; Rieffel, 1984)¹, il y a eu l'inscription du journalisme à l'université comme objet de formation et de réflexion. Les acteurs à l'œuvre ont été divers, évoluant entre les contextes académique, professionnel, institutionnel, et guidés chacun d'entre eux, par la recherche de reconnaissance du journalisme en société et auprès de l'université et des élites politiques.

1. La constitution d'associations d'employés et d'employeurs, la création de syndicats, le vote de la loi sur la profession et les droits concédés, la constitution d'une déontologie sont autant d'étapes et de stratégies ayant servi la reconnaissance de l'activité journalistique en profession, puis comme « élite ».

Afin de situer les prémices d'une structuration de la recherche française sur le journalisme dans les années soixante-dix/quatre-vingt, cette contribution prend en compte la situation des journalistes aux États-Unis au début du XIX^e siècle. Il est développé en quatre parties selon l'ordre chronologique des recherches devenues des références et en fonction des approches privilégiées. La chronologie traduit de manière imparfaite la cartographie complexe de l'émergence de recherches dispersées au sein de disciplines et de courants scientifiques variés, mais elle a le mérite de permettre une esquisse de la structuration des contours du champ des études sur le journalisme.

❖ **Des années vingt aux années quarante : une impulsion en sociologie provenant de journalistes**

À la différence de la France qui a vécu un développement certes lent du journalisme à l'université, mais soutenu institutionnellement (Pélissier, 2008 : 49)¹, le contexte états-unien a connu une émergence plus précoce de l'étude du journalisme, mais aussi plus dispersée sur son territoire et moins institutionnalisée. Comme le décrit Carey (2000), une tradition de formation au journalisme se développait bon gré mal gré dans les établissements du supérieur du Midwest au début du XIX^e siècle : « Des motifs flous et peu flatteurs ont introduit le journalisme dans les programmes de ces universités. Il s'agissait assez typiquement des clubs de la presse fédéraux, constitués de quotidiens de tailles petites et moyennes, plutôt que de grands titres urbains, qui faisaient du lobbying pour la création d'écoles et de départements indépendants dédiés au journalisme » (Carey, 2008 : 18 – traduit par l'autrice). Ces formations étaient très hétérogènes et consistaient le plus souvent en des cours isolés émanant des départements de Lettres, avec pour objectif l'enseignement de compétences d'écriture et d'éléments d'histoire des médias (Zelizer, 2004). Cependant, dans certains cas moins nombreux, ce sont des programmes de formation entièrement dévolus au journalisme qui ont été développés, et ce, dès l'entre-deux-guerres. L'école de journalisme de la Columbia à New York en est l'exemple le plus ancien, elle a été créée par l'industriel de la presse Joseph Pulitzer en 1912. Les universités de l'Iowa, et du Wisconsin, menées respectivement par les historiens Franck Luther Mott et Willard Bleyer, ont également été les berceaux d'une formation du journalisme au début des années vingt (Zelizer, 2004 : 16). Enfin, l'université de Chicago, qui n'avait pas de formation en journalisme, a également joué un rôle important dans l'émergence de travaux en sciences sociales sur le journalisme, guidés notamment par les sociologues Robert Park et Léo Rosten. Ces

1. Le développement du journalisme comme objet d'étude à l'université en France a été porté par le Syndicat national des journalistes, les associations d'employeurs, les patrons de presse, soutenus notamment par l'ONU et l'UNESCO.

centres de formation et de réflexion sur le journalisme, émanant des départements de Lettres et d'Histoire, puis des sciences sociales, et tous dirigés par d'anciens journalistes, ont impulsé une approche réflexive du travail dans les salles de rédaction, des acteurs concernés, et de leurs pratiques.

Dès l'entre-deux-guerres, Willard Bleyer, historien et ancien journaliste, déclare être ni convaincu par le caractère « vocationnel » du journalisme dont l'enseignement à l'université devait, selon lui, conditionner une approche scientifique, ni par le fait que l'histoire, « trop descriptive », peut permettre d'approfondir l'analyse de la profession (Zelizer, 2004 : 16). C'est ainsi qu'il s'est investi dans le développement de formations adossées aux sciences sociales, et ce jusqu'au niveau doctoral (Singer, 2008 ; Weaver, 2008 : 146)¹. Il a également participé à la création, dès 1912, de l'*Association For Education In Journalism and Mass Communication* dont il fut le premier directeur². De cette association, a émané en 1924 la première revue scientifique portant sur la recherche en journalisme (puis élargie plus tard à la communication) : *Journalism Bulletin*, devenu ensuite *Journalism Quarterly*, puis *Journalism and Mass Communication Quarterly*³. Dans cette revue, sont parus plusieurs des travaux devenus par la suite des références à l'échelle internationale.

À Chicago, c'est Robert Park, rattaché au département de sociologie, qui entreprend des recherches ethnographiques sur la population journalistique (Pélissier, 2008 : 55). Ce dernier promeut la sociologie comme un prolongement des pratiques journalistiques. En effet, la connaissance et la compréhension détaillées que permet l'analyse ethnographique d'une ville, de ses populations, des milieux socio-économiques et culturels, s'apparenteraient à l'écriture et aux compétences journalistiques (Park *et al.*, 1925). En outre, Robert Park crée un journal quotidien scientifique, *Thought News*, avec la participation de John Dewey et George Herbert Mead (Carey, 2000 : 7). Les travaux ayant à l'époque émané de l'École de Chicago ont eu un rôle déterminant dans l'inscription du journalisme à l'université dans le prolongement de la sociologie (Bastin, 2016). De cette même école est issue une dizaine d'années plus tard une enquête du sociologue et journaliste Léo Rosten (1937), de l'université de Chicago, sur les correspondants à Washington. Alors qu'il n'existe à l'époque que peu de connaissances sur la profession journalistique, le fruit de ce travail reposant sur des entretiens menés auprès de 127 journalistes basés à Washington vient combler un vide et poser un jalon supplémentaire dans la constitution d'un champ d'étude.

1. Le journalisme est une mineure possible dans le cadre de thèses en sociologie et en sciences politiques.

2. URL : <https://www.aejmc.org/home/about/aejmc-history/>.

3. URL : <https://journals.sagepub.com/description/jmq>.

❖ Des années cinquante aux années soixante : la profession journalistique au prisme des communications de masse

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il est attribué de plus en plus d'importance aux médias et au journalisme pour éclairer les citoyens en démocratie. Aux États-Unis comme ailleurs, la recherche bénéficie de soutiens institutionnels importants pour interroger la géopolitique des « communications de masse »¹ et les effets des médias. Les travaux financés et menés sur le long terme par le sociologue Paul Lazarsfeld à l'université de Columbia tempèrent l'hypothèse d'un modèle selon lequel « les masses » seraient abreuvées sans esprit critique ni libre arbitre par les discours des médias livrés sous forme de « seringue hypodermique » (Neveu, 2004 : 82). La question initiale des effets des médias s'en retrouve renversée pour interroger ce que les publics font des médias.

Dans une perspective empirico-fonctionnaliste, le successeur de Franck Luther Mott à l'université du Wisconsin, Wilbur Schramm (1959), annonce une sociologie des médias dans laquelle le journaliste est considéré comme partie prenante des processus de communication de masse (Pélissier, 2008 : 55). Dans son sillon, David Manning White de l'université de Boston analyse les pratiques de sélection et de hiérarchisation de l'information opérées au sein des salles de rédaction. Le chercheur mobilise l'expression de *gatekeeping* dans un article publié en 1950, dont la théorie franchit les frontières états-uniennes pour devenir fondatrice d'une lignée de recherches encore vive aujourd'hui. Si l'article de David Manning White éclaire sur la mobilisation de pratiques empreintes de subjectivité au sein d'une profession qui se dit mue par l'objectivité, des travaux qui vont suivre, menés par Warren Breed (1955) de l'université de Columbia et Walter Gieber (1956) de l'université de Californie, démontrent à leur tour les mécanismes de contrôle social qui sont aussi à l'œuvre au sein des rédactions : le journaliste ne décide pas de son propre chef de ce qui est ou non « *fit to print*² ». George Gerbner (1964), à son tour, analyse et interroge la prégnance d'idéologies dans les choix qui sont opérés au sein de la rédaction. À partir d'un corpus de journaux français, le directeur de l'Annenberg School of Communication à l'université de Pennsylvanie souligne la manière dont les journaux « grand public » s'alignent sur une idéologie de droite, qui est aussi celle qui favorise l'industrialisation de la presse. Cet article est annonciateur de la couleur critique que prendront par la suite certaines recherches sur le journalisme.

1. Conférence de l'ONU sur la liberté de l'information en 1948, à Genève. Création, en 1957, de l'Association Internationale des Études et Recherches sur l'information (AIERI), avec le soutien de l'UNESCO.

2. Se traduit par « ce qui mérite d'être imprimé », tiré du célèbre slogan du *New York Times*, inauguré en 1896 pour justifier des choix éditoriaux « impartiaux » du journal.

La structuration des travaux états-uniens sur le journalisme gagne en visibilité par le biais des revues scientifiques nationales, comme *Journalism Quarterly*, et étrangères comme *Les Cahiers de la Presse*, édités par l'Institut spécialisé de presse depuis l'entre-deux-guerres (l'ancêtre de l'Institut français de presse), et composé au moins pour moitié de contributions scientifiques nord-américaines ou allemandes (Pélissier, 2008 : 29). L'avance de ces travaux sur la recherche française est particulièrement explicite lors de la publication de *Sociologie de l'information, textes fondamentaux* (1973) dont la majorité des contenus sont anglo-saxons (Pélissier, 2008 : 57).

Pendant, en rupture avec l'approche positiviste du journalisme qui avait dominé en France jusqu'alors, c'est une recherche de tradition empirico-fonctionnaliste qui émerge au milieu des années soixante et au début des années soixante-dix, avec les thèses de doctorat de troisième cycle de Francis Balle et de Josiane Jouët, menées sous la direction, pour l'une, du philosophe Raymond Aron et, pour l'autre, du sociologue Jean Cazeneuve. Il s'agit des premiers travaux sociologiques français portant sur la profession journalistique. Francis Balle soutient sa thèse sur *Le problème de la dépolitisation des grands quotidiens parisiens de 1946 à 1964* en 1965, tandis que Josiane Jouët soutient *La fonction de journaliste* en 1972, où elle mobilise la recherche anglo-saxonne d'inspiration ethnographique pour interroger le *news gathering* et le *gatekeeping* (Pélissier, 2008 : 59), et ce, dans un contexte considéré comme socialement contraint au sein des rédactions du *Monde* et de *France Soir*. La thèse d'État ès Lettres de Francis Balle, commencée en 1969 sous la direction de Raymond Aron, est soutenue en 1978. *Les journaux quotidiens et les journalistes français : sociologie d'un marché et d'une profession* est l'application d'un cadre théorique d'inspiration états-unienne au contexte français. N'ayant pas été publiés, ces travaux ne marquent que peu le développement du journalisme comme champ d'étude en France.

❖ **Des années soixante-dix aux années quatre-vingt : tournant critique dans l'analyse des rédactions**

Au cours des années soixante-dix, la « démythification des salles de rédaction » se poursuit dans un contexte international marqué par les luttes des mouvements sociaux. Les recherches s'affirment comme progressivement plus critiques dans la déconstruction des normes et des rituels selon lesquels s'exerce la profession journalistique.

En 1972, une sociologue de l'université d'État de New York, Gaye Tuchman, publie un article qui dévoile tout l'intérêt stratégique de la « sacro-sainte » règle de l'objectivité journalistique, qui servirait d'abord à éviter aux journalistes d'être tenus pour responsables des conséquences de leur production. Les chercheurs

de l'université de Californie à Santa Barbara, Harvey Molotch et Marilyn Lester, s'attaquent aux intentions qui guident la production de l'information. Celles-ci seraient normées selon les « typologies » d'un titre (soit sa ligne éditoriale), découlant elles-mêmes des attentes d'une certaine classe de lecteurs dont les intérêts seraient ainsi protégés, voire entretenus (Zelizer, 2004 : 60). Parmi les pratiques de routines interrogées par la recherche, se trouve aussi la sélection et mise à l'agenda des actualités dans la rédaction : l'« *agenda-setting* ». La théorie développée par Maxwell McCombs et Donald Shaw en 1972 devient une référence aux États-Unis et à l'étranger, et demeure encore très mobilisée de nos jours (McCombs et Shaw, 1993 ; McCombs, 2005).

Dans le prolongement des travaux ayant mis l'accent sur le contrôle social (1973) qui s'exerce au sein des rédactions, le politiste de l'université de Harvard, Edward Epstein favorise une approche organisationnelle de la production de l'information. Il « insiste sur les tensions sociales internes comme déterminants essentiels de la production de nouvelles » (Pélissier, 2008 : 56), et indique la manière dont les routines de la production de l'information participent à des « biais » dans la couverture de l'actualité (Zelizer, 2004 : 64).

Enfin, inspirés par les premiers travaux de l'école de Chicago sur la profession des journalistes, certains chercheurs renouvellent l'approche ethnographique des rédactions afin d'identifier les processus décisionnaires qui s'y exercent. C'est notamment le cas de Gaye Tuchman (1978), qui passe une dizaine d'années à analyser les stratégies de production à l'œuvre au sein de rédactions, dont la vérification et la classification de l'information (selon des rubriques, par exemple). Herbert Gans (1979) publie également un travail issu de dix années d'observation au sein de quatre rédactions et montre comment sont mobilisées, par les journalistes, des valeurs dans la sélection des actualités (Zelizer, 2004 : 66). Enfin, Mark Fischman (1980) met en œuvre des méthodes ethnographiques pour interroger la couverture médiatique d'une dite « vague criminelle » en Californie, à laquelle les journalistes n'adhèrent pas (Zelizer, 2004 : 67). Son observation révèle la forte dépendance des journalistes à leurs sources d'information institutionnelles, et donc l'autorité de ces dernières dans la reproduction de leurs discours.

❖ **Affirmation française de l'étude du journalisme comme profession et distanciation critique**

En 1976, paraît l'article « Système d'interaction et rhétoriques journalistiques » de Jean-Gustave Padioleau. Il s'agit, selon Érik Neveu (2003 : 73), d'un article fondateur de la sociologie du journalisme en France. Selon une perspective interactionniste pragmatique et systémique de la production de l'information, Jean-Gustave Padioleau mobilise une approche ethnographique pour

interroger l'écriture journalistique et les conditions organisationnelles de sa production (Pélissier, 2008 : 62). L'enquête porte sur les pratiques des journalistes spécialisés de la rubrique Éducation, et l'analyse met en évidence les logiques et mécanismes d'un système qui « empêche » les médias d'exprimer une réelle critique de ceux qu'ils couvrent. Des travaux français sur le journalisme (Francis Balle et Josiane Jouët) sont mobilisés dans ce dernier article, complétés de nombreuses références anglo-saxonnes. Parmi elles, se trouvent le britannique Jérémie Tunstall (1970, 1971) – lui-même étant inspiré par le travail systémique de Léo Rosten –, George Gerbner (1965), et Edward Epstein (1974), Harvey Molotch et Marilyn Lester (1974) ainsi que Gaye Tuchman (1972). Si l'article fait appel à des travaux issus du courant fonctionnaliste anglo-saxon, il exprime toutefois une critique de la conception libérale des médias venue des États-Unis. Cette dernière est annonciatrice de publications à venir qui seront en rupture avec l'approche fonctionnaliste, tout en reposant sur des éléments de la recherche pionnière états-unienne. Armand Mattelart (1980, 1985), Yves de La Haye (1983) et Paul Beaud (1984) en sont quelques-uns des auteurs.

Enfin, selon Nicolas Pélissier, la revue *Médiapouvoirs* créée en 1985 par des journalistes et des professionnels de la communication, est la revue ayant « suscité les efforts de structuration les plus manifestes » (2008 : 102). Portant sur les politiques, l'économie et les stratégies des médias, elle accueille à partir de 1987 des rubriques dévolues aux articles scientifiques, dont les traductions de certaines références anglo-saxonnes (Pélissier : 2008 : 103). À partir de 1990, le jeune sociologue Jean-Marie Charon, diplômé d'une thèse à l'Université Paris V en 1977, en devient le directeur de publication. Ce dernier privilégie les contenus portant sur le journalisme tout en renforçant la dimension scientifique de la revue, avec des travaux issus notamment des sciences de l'information et de la communication.

En définitive, ce sont les contours d'une histoire enchevêtrée dans d'autres histoires que dessine cette contribution. En effet, les élans professionnels, puis institutionnels ayant favorisé une inscription du journalisme à l'université ne sont que survolés. Pourtant, ils constituent des histoires denses et décisives pour la structuration du journalisme comme objet d'étude, aux États-Unis comme en France, mais dans des contextes culturels spécifiques. Les réflexions d'ordre géopolitique, particulièrement actives depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et également empreintes d'une part institutionnelle importante, se présentent aussi comme un facteur essentiel dans l'émergence de la recherche sur le journalisme.

Enfin, la période abordée de manière synthétique, bien que longue de plus d'un demi-siècle, ne met pas non plus en valeur les sérieux balbutiements dans les disciplines du droit et de l'histoire qui ont précédé de près de cent ans l'intensification de la recherche sur le journalisme en sociologie. Ni cette contribution ne permet-elle d'entrer dans les détails de la dispersion disciplinaire

ayant fleuri en France et à l'échelle internationale à partir des années quatre-vingt, avec des approches ayant émergé en sciences politiques, en sciences du langage, en économie, et en sciences de l'information et de la communication, dont de nombreux travaux sont devenus des références contemporaines. Cette dispersion a fait l'objet d'interrogations épistémologiques fondamentales à l'aube des années 2000 (Zelizer, 2000), suggérant notamment l'existence des *Journalism Studies*. Le développement important de la recherche sur le journalisme, quant à lui, a été analysé comme ne résolvant pas l'« incomplétude » des relations entre journalisme et université (Miège, 2006). Des relations à géométrie variable dont des élans de distanciation se manifesteront dès les années quatre-vingt-dix (Pierre Bourdieu, 1996), à l'issue de la mission réussie de légitimation du journalisme dans les universités depuis près d'un siècle.

❖ Bibliographie

- Bastin G., « Le journalisme et les sciences sociales. Trouble ou problème? », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [en ligne], vol 5, n° 2, 2016.
- Berkas A., *La recherche sur les communications de masse en France. Genèse et essor d'un objet scientifique, 1945-1972*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université de Lorraine, 2014.
- Cabedoche B., « Le rapport McBride, conférence du consensus avant l'heure : L'expérimentation refoulée d'une médiation politique originale, porteuse d'un espace public sociétal et des valeurs fondatrices de l'Unesco », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 1 (1), 201, p. 69-82.
- Carey J. W., « Some personal notes on US journalism education », *Journalism*, vol. 1, no 1, 2000, p. 12-23.
- Lemieux C., *Mauvaise Presse*, Paris, Anne-Marie Métailié, 2000.
- Manévy R., *La presse française de Renaudot à Rochefort*, Paris, Forêt éditeur, 1958.
- Miège B., « France : l'incomplétude des relations entre journalisme et université », *Les enjeux de l'information et de la communication*, 2006/1, p. 43-52.
- Pélissier N., *Journalisme : avis de recherche. La production scientifique française dans son contexte international*, Bruxelles, Bruylant, 2008.
- Rieffel R., *L'élite des journalistes : les hérauts de l'information*, Paris, PUF, 1983.
- Ruellan D., *Nous, journalistes. Déontologie et identité*, Grenoble, PUG, 2011.
- Ruellan D., *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Grenoble, PUG, 2007.
- Singer J. B., « Journalism Research in the United States. Paradigm shift in a Networked World », dans Löffelholz, M., Weaver, D., *Global Journalism Research. Theories, Methods, Findings, Future*, Blackwell Publishing, 2008.
- Zelizer B., « What is journalism studies? », *Journalism*, London, Sage Publications, 2000.
- Zelizer B., *Taking journalism seriously: News and the academy*, London, Sage Publications, 2004.